

# QU'ÉCRIRE SUR LE BONHEUR AU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE APRÈS ROBERT MAUZI?

Guilhem FARRUGIA

Le XVIII<sup>e</sup> siècle seul a connu un tel essor de publications traitant du bonheur. Notion rarement mobilisée au XVII<sup>e</sup> siècle, encore peu répandue au cours des premières années du siècle des Lumières, elle est pourtant en toute fin de celui-ci extrêmement présente, dominante si l'on se fonde sur le nombre d'œuvres développant des considérations sur la félicité. On recense en France, entre 1700 et 1800, plusieurs milliers d'ouvrages abordant cette question ; bien plus si l'on y adjoint les publications étrangères, ainsi que celles ne mentionnant pas ce terme dans leur titre, mais développant néanmoins cette thématique. Rien ne laissait présager au XVIII<sup>e</sup> siècle une telle expansion, un tel engouement de la part des écrivains. Peu présent dans les dictionnaires antérieurs au siècle des Lumières, ce qui deviendra un thème majeur de la modernité va irriguer le XIX<sup>e</sup> siècle, et par la suite le XX<sup>e</sup> siècle.

Il est donc essentiel de saisir le XVIII<sup>e</sup> siècle comme une période inaugurale. Auparavant mal définie, imprécise dans ses présupposés, pas encore établie comme un concept à part entière, la notion de bonheur s'affirme, dès les premières décennies du XVIII<sup>e</sup> siècle, comme une « idée-force ». Au fur et à mesure des écrits, elle se dessine, non pas artificiellement par une définition rigide, mais grâce à des écrivains qui explorent une nouvelle thématique littéraire, non encore défrichée, non codifiée. Le théâtre, le roman, les écritures de soi, la poésie ainsi que les textes philosophiques sont le vecteur d'un renouvellement conceptuel qui pénètre tout le siècle, dans la sphère littéraire certes, mais aussi dans celle du politique, du social et de l'éthique.

La félicité est une notion clé qui permet d'ouvrir des dimensions closes, d'établir des corrélations et de dépasser les clivages communément admis entre des œuvres *a priori* étrangères, de penser l'unité des différentes composantes : de la prose poétique et de la littérature romanesque, des écrits politiques et des écrits autobiographiques. Le bonheur est un concept fédérateur et éclairant, offrant la possibilité aux interprètes de le construire comme objet littéraire, à la suite du traitement qu'en effectuent initialement les philosophes du XVIII<sup>e</sup> siècle. Il est également fécond sur le plan méthodologique : traiter de manière systématique ce qui n'apparaît pas comme tel dans une œuvre, mais qui s'impose souvent comme une dominante et une constante, tant dans les écrits littéraires que dans les écrits d'autre sorte, devient possible.

L'entreprise d'exploration de la pensée et de l'expérience du bonheur au XVIII<sup>e</sup> siècle n'est évidemment pas neuve. Rédigé par Michel Delon et intitulé : « Il y a cinquante ans », le chapitre du présent volume rappelle que le « maître-livre » de Robert Mauzi, *L'Idée du bonheur dans la littérature et la pensée françaises au XVIII<sup>e</sup> siècle*<sup>1</sup> reste la référence « irremplaçable » pour toute étude sur cette notion au siècle des Lumières. M. Delon a rédigé sa thèse sous la direction de R. Mauzi. Ses multiples articles et chapitres d'ouvrages sur la question – pensons entre autres à l'article « Bonheur » dans le *Dictionnaire européen des Lumières*<sup>2</sup> ou bien encore au *Principe de délicatesse*<sup>3</sup> – le situent comme héritier de la recherche fondamentale de R. Mauzi. « Peut-on, après R. Mauzi, écrire sur le bonheur ? ». M. Delon ouvre la préface de *Bonheur et fiction chez Rousseau*<sup>4</sup> par cette question fondamentale. Sa réponse est positive, pour autant qu'on « se nourrisse des interprètes aussi bien que des textes » et qu'on tente « d'autant mieux de dire du neuf qu'on dialogue avec ce qui a été dit ».

Plus d'un demi-siècle après *L'Idée du bonheur*, il nous est apparu essentiel d'y consacrer une étude complémentaire, de fédérer les nouvelles recherches sur ce sujet. En décidant de coordonner le présent numéro, nous avons souhaité faire le point sur la question du « Bonheur au XVIII<sup>e</sup> siècle », afin d'ouvrir aux chercheurs contemporains un espace leur permettant de perpétuer et de prolonger la fécondité des recherches antérieures. L'objet de ce numéro est de prendre en compte

- 
1. Robert Mauzi, *L'Idée du bonheur dans la littérature et la pensée françaises au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Slatkine, 1979 [1960].
  2. Michel Delon, *Dictionnaire européen des Lumières*, article « Bonheur », PUF, Quadrige, Dicos poche, 2007, p. 190-191.
  3. M. Delon, *Le Principe de délicatesse*, Albin Michel, 2011, 316 p.
  4. M. Delon, « Préface » de *Bonheur et fiction chez Rousseau*, Classiques Garnier, « L'Europe des Lumières », n° 19, 2012, 364 p.

l'imposante tradition herméneutique et de poursuivre la quête de cette entité polymorphe qu'est le bonheur. Intégrant les précédents, qui éclairent la pensée française du bonheur au XVIII<sup>e</sup> siècle, il vise à en prolonger les réflexions et les intuitions. Nombre de publications ont exploré cette question, et d'autres livres ont déjà été consacrés à ce sujet. Les plus connus, et non des moindres, sont bien évidemment ceux de M. Delon, déjà évoqués en partie, ainsi que *Frêle bonheur*<sup>5</sup> de Tzvetan Todorov, *La Philosophie des Lumières*<sup>6</sup> d'Ernst Cassirer, *La Philosophie de l'inquiétude au XVIII<sup>e</sup> siècle*<sup>7</sup> de Jean Deprun, ou bien encore *La Transparence et l'obstacle*<sup>8</sup> de Jean Starobinski.

Ce numéro se propose par conséquent de produire un travail examinant la question du bonheur dans ses multiples dimensions. En traitant dans un même recueil des problèmes autobiographiques, des aventures de la pensée philosophique et morale, de la littérature romanesque, de la prose poétique d'imagination, il s'agit de confronter, sans les cloisonner, les multiples facettes du bonheur au XVIII<sup>e</sup> siècle, et de tenter de sonder sa cohérence, son essor et sa trajectoire, sa finalité et son aboutissement. Ce sont les diverses formes de l'écriture du bonheur qui sont étudiées ici, de même que les diverses formes de l'expérience de la félicité au siècle des Lumières : bonheur de l'imaginaire et de la fiction, de l'écriture, de la méditation, de la rêverie, de la sensation pure, de l'existence citoyenne et politique, etc.

En mettant au jour les dynamiques, les présupposés et les implications du bonheur au XVIII<sup>e</sup> siècle, il est possible d'explorer unitairement des champs aussi divers que celui des écrits intimes et de la littérature romanesque. Le bonheur est certes un projet littérairement construit, mais il est également objet d'expérience : expérience littéraire d'écriture, expérience méditative et extatique, expérience vécue, expérience pensée, de nature tantôt sensuelle tantôt mentale, expérience intellectuelle, existentielle et cognitive. Objet d'une expérimentation concrète et empirique, il enrichit la pensée, et peut également se transmuier et devenir réalité purement abstraite, théorique et idéelle, et s'élargir en une fiction de pensée largement raisonnée et définie. Expérience éducative et romanesque, esthétique et émotionnelle, littéraire et poétique, sociale et solitaire, le bonheur s'éprouve et se pense, se dissémine et s'insinue dans la vie, tout au long d'écrits qui mobilisent la question de manière récurrente, ce qui indique, de manière symptomatique,

5. Tzvetan Todorov, *Frêle bonheur. Essai sur Rousseau*, Hachette, « Textes du xx<sup>e</sup> siècle », 1985, 96 p.

6. Ernst Cassirer, *La Philosophie des Lumières*, Fayard, 1966, 351 p.

7. Jean Deprun, *La Philosophie de l'inquiétude en France au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Vrin, 1979, 454 p.

8. Jean Starobinski, *La Transparence et l'obstacle*, Gallimard, 1971, 457 p.

à quel point le bonheur œuvre dans la pensée du XVIII<sup>e</sup> siècle en lequel il est un thème « obsessionnel » qui « éclaire l'unité du siècle<sup>9</sup> ».

## THÉORIES DE LA FICTION

Ce numéro vise à montrer combien il est difficile de décrire les formes du bonheur sans faire appel à la fiction, tant ces deux réalités sont enchevêtrées. Ainsi la fiction hante et nourrit le bonheur, qu'il soit rêvé ou éprouvé, ou éprouvé parce que rêvé. Les hommes de lettres du XVIII<sup>e</sup> siècle, en particulier Jean-Jacques Rousseau, auteur d'une théorie moderne de la fiction, expérimentent un bonheur dans l'imaginaire, produit d'une vie fictive qui se révèle pourtant réelle au plus haut point. La fiction n'est plus dès lors comprise négativement comme duperie, mais positivement comme production vérace de l'imagination, dotée d'un pouvoir démiurgique au regard de la réalité. À ce titre, l'imagination sert de fondement non seulement à une théorie littéraire de la fiction, mais aussi à une expérience vécue du bonheur, à un certain art de vivre.

L'article de Guilhem Farrugia, auteur de *Bonheur et fiction chez Rousseau*, ceux de Michèle Crogiez Labarthe et d'Odile Richard-Pauchet insistent sur le rôle central de l'imagination dans les œuvres des hommes de lettres du XVIII<sup>e</sup> siècle, lorsqu'ils mettent en relation les notions de bonheur et d'imaginaire, lorsqu'ils analysent les tensions entre réalité et chimères, afin de saisir toute contribution à l'émergence d'une théorie positive de la fiction au siècle des Lumières. Il s'agit d'envisager la théorie de la félicité à partir du concept de « fiction » qui s'épanouit au XVIII<sup>e</sup> siècle, de comprendre l'écriture des œuvres littéraires comme le vecteur d'une libération des figures et des modalités de la fiction, comme la matrice d'un bonheur toujours renouvelé de rêver et d'imaginer. L'examen de la félicité produite par des fictions de pensée, constitutives d'un « bonheur imaginaire » peut ainsi révéler le socle fictionnel commun aux différentes expériences eudémoniques, ainsi que ce que Louis Althusser a nommé le « triomphe fictif<sup>10</sup> » d'une écriture littéraire sans précédent.

Guilhem Farrugia complète et prolonge une tradition de recherche sur le bonheur chez Rousseau, à partir d'une lecture croisée de la *Correspondance* et des *Confessions*. La mise en relation des lettres et de l'œuvre autobiographique permet de faire apparaître la *Correspondance* comme support de l'anamnèse des

9. « L'étude du bonheur éclaire à la fois les ambiguïtés et l'unité du siècle [...]. Ensuite il constitue l'une des idées-forces qui animent toute l'époque et se répandent dans toutes les directions ». R. Mauzi, *op. cit.*, p. 13.

10. Louis Althusser, « L'impensé de Jean-Jacques Rousseau », *Cahiers pour l'analyse*, Le Seuil, 1978, p. 23.

*Confessions*, qui détient par conséquent le statut de tremplin rédactionnel. Se dégage également, pour le lecteur-interprète, un phénomène d'écho épistolaire, qui confirme la pertinence du dispositif *Confessions-Correspondance* pour saisir les enjeux, les motifs, les ressorts et le sens de son autobiographie. Cependant, l'étude conjointe de ces deux œuvres complémentaires, exigée par Rousseau pour saisir la cohérence de son « système », implique de mettre au jour un autre phénomène, celui de l'écho inversé. C'est en mettant en lumière cette génération progressive de la pensée et du style que la *Correspondance* peut être considérée comme la chambre obscure des *Confessions*, comme l'officine où Rousseau forge sa pensée. Enfin, l'analyse de l'expérience et de la notion de bonheur, véritable « idée-force » de l'écriture du moi, permet de saisir l'originalité de la démarche rousseauiste, dépendante d'une théorie novatrice de la « fiction », impliquant également une construction de l'authenticité affective non contradictoire, une cohabitation de la rhétorique du bonheur et de la spontanéité de l'écriture. Guilhem Farrugia détermine ainsi la nature, les enjeux et les modalités de la fabrique du bonheur chez Rousseau.

Michèle Crogiez Labarthe pose la question de la nature du bonheur dans *La Nouvelle Héloïse*. Démontrant que la conception de la félicité proposée par Rousseau nécessite d'analyser l'expérience évolutive des personnages du roman épistolaire, elle se concentre sur ce personnage central qu'est Julie. Niant la thèse d'un roman pudique, mièvre, moral ou vertueux, elle met en avant la force sensuelle de ce texte, où le terme « bonheur » implique une référence directe à la sexualité, à l'amour charnel, à l'amour physique, au désir du corps, dont la réalité concrète obsède dans cette œuvre le discours amoureux. Ainsi l'analyse des notions de « pureté », de « déchirement ontologique » de Julie, et bien évidemment du vocable du « bonheur » permet de mettre en lumière l'aspect déterminant des exigences du corps et de la passion dans ce roman de la subjectivité. La cohérence de l'œuvre apparaît alors, et différentes situations traditionnellement problématiques pour les interprètes sont dès lors résolues. Le célèbre constat « le bonheur m'ennuie » s'en trouve en particulier élucidé. Il devient dès lors clair que la mort tragique de Julie implique un primat de la morale sur la vie, la négation lucide d'un amour innocent reposant sur la frustration et fondé seulement sur des relations conjugales amicales. Saisissons enfin cet article comme une contribution à la théorie de la fiction à l'œuvre chez Rousseau, de l'analyse de « la puissance de l'illusion sur la lucidité », à la prise en compte en effet déterminante des « chimères » permettant de saisir les rapports charnels comme expression de l'amour parfait,

et le bonheur comme dépendant d'une réflexion sur l'amour, l'amitié, le couple et le mariage.

Odile Richard-Pauchet nous plonge au cœur des années 1755-1765 de la *Correspondance* de Diderot, pour y révéler la philosophie nuancée du bonheur qui s'y élabore. Procédant à une généalogie de l'idée et de l'expérience du bonheur dans les *Lettres à Sophie*, l'analyse successive des différentes périodes de cette décennie épistolaire met en lumière la présence du vocable du bonheur, mais également l'itinéraire existentiel et affectif du philosophe. L'originalité de cette étude décloisonnée est de mettre en évidence, par une archéologie du sentiment, l'impact de l'amour pour Sophie exprimé dans la *Correspondance*, sur le discours philosophique traitant de l'idée de félicité dans des textes aussi fondamentaux que l'article « Jouissance » de l'*Encyclopédie*, que l'auteur de cet article analyse également. L'idée d'utopie, d'optimisme et de félicité s'enracine ainsi dans une expérience vécue de l'amour, dans une expérimentation empirique permettant d'expliquer les mutations de la conception du bonheur selon Diderot. Ainsi apparaissent des invariants de cette félicité, également liée à l'expérience de l'amitié : la sagesse et l'ataraxie qui en découlent, l'utopie rêvée d'une triangularité amicale en société restreinte et le bonheur de la sensualité. Se révèle enfin, de manière sous-jacente, une pensée de la fiction, dont l'évolution lexicale, du simple « châteaueu en Espagne » à l'« asile » rêvé puis au « cocon » idéalisé, permet d'établir une communauté d'esprit et des corrélations entre les deux frères-ennemis, Rousseau et Diderot.

## HISTOIRE DES IDÉES

Au-delà de la diversité et de la disparité des ouvrages traitant du bonheur au XVIII<sup>e</sup> siècle, des filiations apparaissent entre différentes œuvres mobilisant la félicité, ce qui implique de regrouper un certain nombre d'écrits ayant entre eux des similitudes méthodologiques, des manières d'écrire proches, voire une définition implicite mais partagée de ce qu'est la félicité : « Il faudrait pour saisir [l'idée du bonheur] se faire historien des idées<sup>11</sup>. » S'il coexiste plusieurs pôles forts de la manière de concevoir et d'expérimenter le bonheur, ils ne sont en aucun cas uniformes et unitaires. Liée tantôt à une tradition empiriste, imposant de saisir cette notion comme une expérience indissociable d'une activité sensorielle, et tantôt à une philosophie rationaliste héritée de Descartes, à une méthode de pensée purement théorique et idéelle, une reconstitution de l'histoire du bon-

11. R. Mauzi, *op. cit.*, p. 13.

heur au XVIII<sup>e</sup> siècle fait apparaître des ruptures épistémologiques régulières, qui conduisent à la fin du siècle à la prédominance de cette « idée neuve en Europe », selon la formule de Saint-Just, ainsi qu'à une nouvelle pensée de la subjectivité, de l'intimité et de l'émotion.

Différentes contributions du présent volume s'interrogent par conséquent sur la constitution de différentes traditions de la pensée du bonheur au XVIII<sup>e</sup> siècle, explorent les postulats épistémologiques qui sous-tendent la réflexion sur la félicité, l'expérience du bonheur ou bien encore sa mise en œuvre fictive dans la littérature d'imagination. Il s'agit, dans une perspective historique voire généalogique, de mettre en lumière les multiples conceptions du bonheur qui traversent le siècle et les diverses théories positives de la félicité.

Exemplaire défense de l'histoire des idées, l'article de M. Delon replace la recherche contemporaine sur le bonheur au XVIII<sup>e</sup> siècle dans la filiation du « maître-livre » de R. Mauzi. M. Delon examine tout à la fois le contexte de production, le statut et la nature des innovations de cette étude fondamentale. Plus que créative et inventive, l'étude irremplaçable de R. Mauzi s'inscrit dans le renouveau de la pensée française qui s'opère alors. Le XVIII<sup>e</sup> siècle y est rendu vivant, grâce à l'émergence de catégories interprétatives qui génèrent l'apparition d'un regard surplombant sur le bonheur dans le champ prolifique des Lumières. Sous sa plume naît une posture littéraire féconde, fondée sur le dépassement de tout dualisme réducteur ou d'un finalisme simpliste qui peut caractériser une grande partie de la recherche antérieure aux années 1960. Ce geste et cette posture de chercheur, dont nous sommes héritiers, génèrent le bien-fondé d'un décloisonnement inaugural des champs de recherche et d'une analyse simultanée de la poésie, du roman, de la philosophie et de la théologie. Plus d'un demi-siècle après la publication d'un livre qui a « l'importance, dans les disciplines littéraires, du *Degré zéro de l'écriture* (1953) ou de l'*Histoire de la folie à l'âge classique* (1961) », M. Delon établit les conditions de possibilité et de légitimité d'une postérité critique sur le bonheur au XVIII<sup>e</sup> siècle.

Les Lumières françaises réclament autant le bonheur individuel que social et collectif. Nombre de systèmes politiques élaborés par les hommes de lettres du XVIII<sup>e</sup> siècle visent à produire un bonheur républicain, afin d'asseoir l'existence sociale du citoyen sur des bases égalitaires et justes. Le premier article de la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen de 1793 proclame que « Le but de la société est le bonheur commun ». L'article de Laurent Loty explore ainsi le champ des rapports sociaux et examine « une gamme de politiques du bonheur » au XVIII<sup>e</sup> siècle, afin de dégager la consistance théorique et pratique

d'une félicité publique, d'un bonheur collectif et utopique. Il s'agit également de mettre en lumière les controverses du siècle que la notion de bonheur révèle, étant en cela représentative de l'idéal de l'époque et « révélatrice des tensions qui habitent la pensée des Lumières ». L. Loty se situe dans le champ de l'histoire des idées lorsqu'il comprend l'entrée du « bonheur » dans les fondements de la Constitution d'une Nation comme résultant d'une victoire et d'une légitimation des valeurs portées par les Lumières, contre un système culturel passé. C'est grâce à une prise en compte du contexte des Lumières, des textes juridiques autant que des préambules constitutionnels qu'émergent les conditions de l'appropriation de cette idée alors neuve du bonheur, ainsi que la primauté du bonheur public sur la félicité privée, sur les petits ou grands bonheurs de l'individu. Inséparable d'une réflexion politique, la recherche du bonheur de tous est alors affaire de solidarité, de lutte collective. Aussi l'entrée du bonheur dans la Constitution, ainsi que dans les Déclarations de 1789 et 1793 peut-elle être comprise comme élaboration d'une voie médiane, entre doctrine ultralibérale et ultra-communiste du bonheur. Entre philosophie politique et analyse littéraire des thèmes de l'optimisme et du bonheur, l'article de L. Loty est une invitation à l'exploration de l'idéologie des Lumières.

Toute réflexion sur le bonheur au xviii<sup>e</sup> siècle implique de penser la pertinence du regard rétrospectif, la distinction entre retrouver et reconstruire une représentation judicieuse du bonheur à l'époque. Cette question est traitée par Anne Coudreuse, dans son article consacré à « La représentation du bonheur dans *L'Art de Nuire* de Pierre Houdion », roman contemporain mais dont l'histoire se déroule en plein siècle des Lumières. En analysant les formes du bonheur que les différents personnages de ce roman expérimentent, bonheur « providentiel », de la vie publique, des « songes » dans un cadre champêtre, de l'amitié intime, de l'amour, parfois fondé sur la mélancolie, de la jeunesse, et enfin de la lecture et de l'écriture, A. Coudreuse met au jour l'articulation des grandes oppositions qui permettent de penser le bonheur au xviii<sup>e</sup> siècle, les couples antithétiques qui structurent ce roman. Elle analyse les fondements épistémologiques et les gestes méthodologiques qui président à l'élaboration et à l'écriture d'un roman qui, sans être théorique, permet de retrouver la nature de l'expérience et de la représentation du bonheur au xviii<sup>e</sup> siècle. En rendant les contradictions et apories du siècle vivantes, *L'Art de nuire* décrit l'évolution des mentalités dans le courant du siècle des Lumières. La parfaite connaissance de l'assise culturelle et historique du bonheur au xviii<sup>e</sup> siècle permet à P. Houdion de retrouver les valeurs qui président aux représentations inédites du bonheur au xviii<sup>e</sup> siècle, en particulier l'avène-



ment de la vie privée, de l'intime et de la notion d'individu. Cet article clôt de manière logique cette sous-partie consacrée à l'histoire des idées : il s'intéresse à la réception et la construction du bonheur au XVIII<sup>e</sup> siècle dans notre modernité.

## POÉTIQUE DES GENRES

La notion de bonheur et son traitement dans les œuvres de l'époque sont le vecteur d'un renouveau de la poétique des genres. Les écrits des philosophes du XVIII<sup>e</sup> siècle attestent d'une expérience fondamentale de la félicité, dans les multiples domaines du politique, du social, de l'éthique, du littéraire, de l'esthétique et de la vie intime. Nombre d'auteurs majeurs des Lumières ont traité du bonheur, de Voltaire à Diderot, de Rousseau à Beaumarchais, de Hume à Kant, de Sade à M<sup>me</sup> Du Châtelet. L'émergence de cette catégorie n'est pas seulement de façade et n'affecte pas seulement les titres et le cœur des ouvrages ainsi investis. Son apparition dans le paysage littéraire n'est pas anodine : il s'agit d'un bouleversement des représentations et des expériences, marquant une étape supplémentaire dans le constant débordement des systèmes de pensée fixes et statiques censés régir la pensée académique de la religion, de la politique, de l'esthétique et de l'éthique. Un certain nombre d'articles du présent numéro s'efforcent par conséquent d'explorer la notion de bonheur dans ces divers registres.

Juan Manuel Ibeas prend pour objet un domaine mal connu de la littérature du XVIII<sup>e</sup> siècle : « Le bonheur champêtre dans les poèmes de l'école de Salamanque ». Il nous invite à penser le bonheur au-delà de nos frontières, tout en étayant cette exploration peu commune des Lumières espagnoles par une perspective généalogique, entre esthétique des cultistes et des conceptistes. Montrant comment la philosophie du bonheur des auteurs du cercle de Salamanque cherche sa place vis-à-vis du lyrisme biblique, de la pastorale lyrique conventionnelle et du rococo espagnol, il reconstitue l'histoire d'un renouveau frappant de la poésie dans la péninsule ibérique. Cette immersion dans le groupe des poètes de Salamanque est également pensée comme un parcours révélant l'évolution de la littérature du bonheur en Espagne, d'une période de nonchalance, rêvant d'une nouvelle Arcadie, productrice d'une éthique de la vertu émancipée des impératifs religieux, jusqu'au tournant de la poésie espagnole des Lumières, dans laquelle un nouveau bonheur pointe, empreint de mélancolie.

Cette focalisation sur le bonheur au XVIII<sup>e</sup> siècle permet aux contributions de mettre au jour l'épanouissement de cette notion dans sa transversalité, de faire communiquer des œuvres traditionnellement considérées séparément par

la tradition critique. Cette notion impose un type d'écriture, un style propre, ainsi qu'une libération de l'émotion et des affects, voire d'une nouvelle pensée du cœur et de l'intime. Ce numéro génère ainsi la mise en évidence des théories du bonheur, par-delà toutes les frontières construites par la poétique des genres. C'est pourtant dans cette œuvre phare du XVIII<sup>e</sup> siècle qu'est *La Nouvelle Héloïse* qu'apparaît de manière privilégiée cette expression intime du bonheur, dans le cadre de la création par Rousseau d'une nouvelle forme littéraire : le roman épistolaire. L'article de Svein Eirik Fauskevåg propose une immersion au cœur de *La Nouvelle Héloïse*. Ce roman du bonheur est analysé dans cette étude nourrie autant des critiques rousseauistes que des sources qui ont inspiré Rousseau, de Platon à Aristote, de Cicéron à Montaigne. Aussi l'auteur de l'article met-il un terme à une controverse interprétative sur le supposé retournement de Julie, à l'aube de sa mort. À la lecture de S. E. Fauskevåg, il devient clair que le véritable bonheur de l'amour dépend d'une énergie affective qui dépasse l'érotisme charnel, d'une sublimation des pulsions sexuelles latentes, au terme d'une épure qui s'avère spirituelle et qui impose une intériorisation des normes socioéthiques. La philosophie du bonheur développée dans *La Nouvelle Héloïse* apparaît parfaitement cohérente, pour autant qu'on admette un certain nombre de présupposés interprétatifs mis en avant : le rapport étroit et imbriqué entre rationalité et affectivité chez Rousseau, la prégnance d'une éthique de la vertu, la dimension spirituelle de « l'union des cœurs », l'idéalisation de l'érotisme qui est à l'œuvre dans ce roman et enfin le principe d'un amour éthico-spirituel assurant le lien social et « bonheur commun » de la communauté de Clarens. Par l'analyse minutieuse d'expressions-clé du roman, comme « l'union des cœurs », ou bien encore « l'accord des âmes », est mise en lumière la gradation scalaire allant de l'amour sensuel à l'amitié, puis à l'éros sublime d'inspiration platonicienne.

Laurence Mall analyse le bonheur selon Rétif de la Bretonne, dans *Monsieur Nicolas*, œuvre fleuve de plus de 1760 pages, sans compter « Mon calendrier » et « Mes ouvrages ». L'étude de la position de Rétif au regard de la double tradition classique qui divise la réflexion classique sur le bonheur, entre approche « eudémonique » et « hédonique » permet à L. Mall d'analyser les tensions irréductibles et constantes de cette œuvre, les orientations fondamentales et les éléments essentiels du projet autobiographique de Rétif. Cet article ne traite pas du bonheur dans une partie de *Monsieur Nicolas*. Il propose une analyse qui embrasse et prend en compte la totalité de cette œuvre elle-même soumise à un désir utopique de totalisation. Grâce à cette connaissance peu commune du corpus entier, L. Mall reconstitue le cadre en lequel s'épanouit la réflexion sur le bonheur dans cette

œuvre, les catégories affectives, éthiques, philosophiques, littéraires, sociales, culturelles qui permettent à Rétif d'occuper une position originale dans l'écriture du bonheur au XVIII<sup>e</sup> siècle. L. Mall conjugue des analyses précises de textes, une approche diachronique et synchronique, ainsi qu'une mise en contexte, opérée grâce à l'introduction d'éléments de comparaison, permettant de saisir la spécificité du bonheur selon Rétif, dans le champ des Lumières.

Jean-Christophe Igalens explore l'idée de bonheur dans l'*Histoire de ma vie* de Casanova. Récit d'une existence heureuse et point de départ de l'expansion d'un imaginaire du bonheur, cette œuvre propose, par la voix d'Henriette, une réflexion sur la possibilité d'un bonheur durable, qui fait écho aux préoccupations du Vénitien. J.-C. Igalens pose la question nodale de la mise en scène du discours sur le bonheur, la superposition du discours d'Henriette et de celui de l'auteur méritant d'être explicitée dans une autobiographie où, *in fine*, le personnage littéraire peut fonctionner comme porte-parole de l'auteur. Au sein d'une théorie positive du bonheur, fondée pourtant sur l'impermanence et la discontinuité, se révèle une stratégie de légitimation d'un bonheur indifférent à la durée, servant à vider de sens les thèses qui doutent de la félicité humaine, la nient ou la relativisent au nom de conceptions religieuses et philosophiques valorisant l'éternel, la permanence. Aussi le bonheur chez Casanova peut-il être caractérisé par la comparaison avec « un bouquet composé de plusieurs fleurs », ce « mixte si beau » qui confère au bonheur une unité, à défaut de durabilité. Cette étude est une contribution à la poétique des genres et à la saisie du bonheur dans l'autobiographie de Casanova, auteur déterminant pour toute saisie du déploiement des théories du bonheur au siècle des Lumières.

## REGARDS CROISÉS

Les contributions du présent volume se déploient en différents axes et perspectives de recherche. L'originalité des deux derniers articles est de produire une vue globale et totalisante de la félicité, sans se focaliser sur tel ou tel auteur, sur tel ou tel genre. Par un croisement de plusieurs disciplines et une analyse du déploiement de la thématique du bonheur en différents domaines, Anouchka Vasak et Lydia Vázquez font apparaître une autre face, peu visible, de la philosophie des Lumières. En croisant les regards, en rendant solidaires le mouvement des idées, les arts, l'analyse de la société, ces contributions font émerger la sensibilité de l'époque et les débats essentiels liés à celui du bonheur.

Dans un croisement de plusieurs disciplines, littérature, physique, chimie, religion, peinture et musique, A. Vasak restitue l'émergence des débats sur « l'air », ainsi que les enjeux épistémologiques qui les sous-tendent. Le XVIII<sup>e</sup> siècle apparaît dans cet article comme essentiellement aérien, caractérisation qui éclaire d'un nouveau jour l'autre débat déterminant de ce siècle, celui du bonheur. Cette découverte de l'air se réalise d'abord dans le domaine des sciences : diffusion de la physique de Newton, découverte de la composition chimique de l'air par Lavoisier, naissance de la météorologie et des instruments de mesure des « météores », ces choses de l'air. Mais on peut identifier en ce siècle, dans différents domaines qu'A. Vasak propose de parcourir, une véritable jouissance de l'air : grand air, plein air, apesanteur, suspension, hommes volants... Plaisir donc de la vie au grand air ou de son expérience loin des miasmes de la ville, de Rousseau (lettre sur le Valais, promenades et rêveries) aux premiers alpinistes ou voyageurs des montagnes (Saussure, Ramond de Carbonnières...); joies de l'escarpolette et de ses hasards heureux jusqu'aux jouissances libertines du septième ciel; sublime frisson des vents et des tempêtes (Diderot, Bernardin de Saint-Pierre) que les meilleurs peintres savent rendre par une maîtrise de la « perspective aérienne »; jeux d'équilibre (Figaro, soleil tournant), voyages dans les airs (du voyage intersidéral de *Micromégas* aux premières « vraies » montgolfières en passant par l'homme volant de Rétif de la Bretonne). C'est un nouveau rapport, profondément heureux, à cet élément que découvre le siècle de « l'invention de la liberté ». L'étude transversale consacrée à l'étude des « joies du plein air » révèle l'éloge de la légèreté qui est à l'œuvre au siècle des Lumières et le bonheur qui découle de la jouissance de l'air.

L. Vázquez traite dans son article de l'orgasme féminin au siècle des Lumières, dans le cadre d'une approche médicale, anthropologique, sociologique, mais également littéraire et picturale. Dans le contexte d'une figure féminine urbaine en pleine décadence, l'accès au bonheur, auquel aspire l'ensemble de la société européenne au XVIII<sup>e</sup> siècle, paraît interdit aux femmes. Dès lors, L. Vázquez pose la question de l'accès de la femme, non au bonheur durable mais à la jouissance. L'exploration de ce thème de la jouissance féminine dans l'imaginaire du siècle implique une mise en perspective historique, en particulier en ce qui concerne la controverse entre aristotéliens et galénistes. Cette recherche aboutit à une synthèse sur les œuvres d'art picturales et musicales représentant le bonheur extatique de la femme. L. Vázquez met également en lumière les discours philosophiques et scientifiques véhiculés par la littérature libertine, au gré des représentations des milieux mondains et libertins. Le *topos* de la masturbation féminine et le *leitmotiv* de la représentation de la femme jouissive sont alors analysés de manière décloi-

sonnée, dans des œuvres aussi diverses que celles, entre autres, de La Fontaine, Laclos, Diderot, Crébillon, Nerciat, La Morlière, Sade ou encore Montesquieu.

Laissons le dernier mot à R. Mauzi, qui, en parlant de son propre ouvrage, présageait dès l'introduction un prolongement possible de ses recherches et intuitions : « On peut disjoindre [...] bonheur individuel et bonheur collectif. Il était tentant d'embrasser les deux. Mais ce livre eût été rendu démesuré [...]. Enfin il n'est pas impossible que cette étude ait un jour une suite ». Le défi méritait d'être relevé.